

Conte de Noël

Autor(en): **Pingeon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **7 (1929)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-722645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

deboli e gli invalidi. E il cuore palpita più facilmente per ogni utile e nobile iniziativa, per tutto ciò che può essere incentivo all'amore del prossimo e al sacrificio personale per aiutare gli altri.

Tutta la vita della scuola nostra, tutto il lavoro scolastico che fa il maestro e che deve fare l'alunno hanno come ultimo fine: l'educazione morale, civile ed economica della gioventù. Perderebbe, la scuola, la sua efficacia, la sua opera più bella e più necessaria, se facesse altrimenti.

Educare quindi tutto l'uomo, negli istinti, nel sentimento, nel cuore, nella mente per renderlo sempre più civile e più umano: rendere la scuola tempio e palestra di virtù e di sapere: ecco l'ideale d'ogni insegnante del Ticino.

Con una gioventù educata avremo una vecchiaia rispettata e felice. L'esempio della Grecia è significativo. Maestro.

Conte de Noël

par Henri Pingeon, pasteur à la Chaux-de-Fonds.

Il y avait une fois une bonne grand'mère qui vivait seule, toute seule en son petit logis. Vous rendez-vous compte de ce que sont les heures de solitude quand leur monotonie n'est coupée que par le tic-tac de la pendule? En ces moments-là une idée bizarre arrivait à l'esprit de la grand'mère Fanchette: elle s'imaginait que les choses avaient une âme; aussi monologuait-elle à haute voix, s'entretenant avec ses casseroles, son balai et les fleurs qu'elle soignait au bord de sa fenêtre. Mais, vous le pensez bien, si la grand'mère parlait aux choses, celles-ci ne pouvaient lui rendre la pareille.

Or, durant une nuit de Noël, alors que le mystère met de la lumière dans toutes les ténèbres, il se passa une chose extraordinaire dans la cuisine de notre grand'maman Fanchette. Vers minuit, comme l'aïeule dormait profondément, rêvant peut-être aux Noëls de jadis, les choses constituant

les ustensiles et objets de cuisine se mirent à parler, oui parfaitement, à parler entre elles, à discuter, à exécuter de véritables joutes oratoires! Ecoutez plutôt: Un fort vent passa dans la cheminée, il souleva la bascule et le souffle froid venant du dehors éveilla la mauvaise humeur des braises du foyer qui s'écrièrent:

— N'as-tu pas fini, vilain vent, de nous disperser ainsi dans la cuisine. Avec une peine infinie nous nous étions unies pour maintenir un peu de chaleur sous la bouilloire afin que l'eau préparée pour le café de demain matin soit plus vite chaude, et voilà que tu nous disperses! Et même, long efflanqué de vent, ne vois-tu pas qu'une des nôtres vient d'être chassée par toi auprès du balai qui va prendre feu!

Entendant cela, le robinet ouvrit son œil et s'empressa de laisser couler un déluge de larmes sur l'évier qui déborda. Il fit tant et si bien que l'eau arriva sur le balai pour en éteindre les brindilles déjà hérissées de peur sous l'influence de la chaleur! L'incendie était donc évité, mais la cuisine d'ordinaire si proprette avait maintenant piteuse apparence car les larmes du robinet s'étaient répandues partout.

C'est alors qu'un modeste torchon se mit à rouler sur lui-même en s'écriant:

— Ah! quand donc aurai-je la semaine anglaise et la journée de huit heures. Je n'ai jamais fini de me démener et toujours pour des besognes peu reluisantes.

Tout en maugréant un peu, il faisait cependant son ouvrage, s'empressant de s'étendre sur les grandes flaques d'eau, puis d'un coup de rein imaginaire il allait se tordre sur un grand seau. Quand il eut fini son labeur, les braises firent arriver jusqu'à lui une lueur de remerciement en disant:

— Bravo, torchon, tu ne boudes pas à l'ouvrage, toi!... Respect!...

— C'est bon, c'est bon, répondit le torchon, je n'aime

pas les compliments. Celle que j'aime tout plein, c'est la grand'maman Fanchette. Je voudrais lui épargner des peines dans sa tâche quotidienne, mais elle tient à faire à sa tête. Chaque matin, avant que j'aie le temps de m'étirer un peu, elle m'empoigne vigoureusement et me promène partout: escalier, vestibule, corridor. Puis, ne me laissant pas le temps de me sécher, elle me saisit à nouveau et m'emploie à un autre travail. Ah! quelle brave vieille que cette Fanchette. La richesse, qui lui fait défaut, est bien fière de la dédaigner. Si j'étais Dame Fortune, je viendrais un peu m'asseoir à ce foyer propre et reluisant.

A ce moment une voix extraordinaire se fit entendre, proclamant:

— Eh bien, puisque Dame Fortune n'a pas l'idée de passer par ici, allons la chercher.

— Qui parle ainsi? s'écria la cafetière d'une voix de... de... de cafetière! (Pourrait-on lui en exiger une autre?)

La voix que les autres ustensiles semblaient n'avoir jamais entendue, provenait du fond du buffet, c'était celle de Mlle de la Saucière, petite personne fine et élégante cachée depuis très longtemps derrière une grosse écuelle ébréchée et un vieux panier à pain.

— Il y a si longtemps qu'on ne m'emploie plus, dit-elle, que vous ne pouvez, en effet, me croire de votre monde, Mesdames et Messieurs les ustensiles et objets de toute première nécessité. N'oubliez pas cependant mon titre de noblesse, en moi circula toujours un jus de valeur. Mais hélas: depuis que la disette règne en ce foyer, grand'maman Fanchette, délaissée par ses enfants et petits-enfants fort ingrats, ne sait plus ce que c'est que le rôti juteux, aussi n'a-t-elle plus besoin de moi, Mlle de la Saucière.

— Mlle de la Saucière!!! Hemm! hemm! Ah! ah! firent tous les ustensiles.

— Oh! oh! dit la râpe à choux, qui avait «de la lecture», car elle profitait des moments où elle était laissée sur la table, pour lire les vieilles gazettes qui, comme

papier d'emballage, arrivaient on ne sait comment finir leurs jours de gloire chez la grand'mère Fanchette, oh! Mlle de la Saucière, vous voilà la sœur du grillon auquel on a prêté beaucoup de philosophie, puisque c'est lui qui a dit: «Pour vivre heureux, vivons cachés.» Vous vivez aussi cachée, Mademoiselle, et ne paraissez cependant pas heureuse.

— C'est compréhensible, rétorqua Mlle de la Saucière; le grillon envoie son chant par le monde, il est utile, lui. Mais moi, je suis abandonnée, inutile. La seule personne qui me rende visite c'est Mme la Poussière, et je vous assure que je m'en passerais bien. Si ce soir, je sors enfin de mon silence, c'est que je viens d'être vivement intéressée par votre conversation. Si vous le voulez bien, je me permettrai de la prolonger quelque peu. Je suis ravie d'apprendre que vous aimez la grand'maman Fanchette et l'idée émise tout à l'heure...

Tu entends cela: «l'idée émise tout à l'heure»: elle parle bien, se disaient tout doucement entre elles les clefs du bûcher et de la cave qui gigotaient, suspendues à un vieux clou derrière la porte de la cuisine.

Elles s'entrechoquaient en pouffant de rire, comme font les petites moqueuses.

Mlle de la Saucière continuait, elle en arrivait à faire une proposition.

— Quelle «tapette», disait le tape-tapis.

— J'ai envie d'y joindre mon grain de sel, affirmait la salière.

— Je propose, continuait Mlle de la Saucière, que nous travaillions tous de manière que les beaux jours d'autrefois renaissent pour la grand'maman Fanchette, que nous cherchions à mettre en commun nos dons et qualités afin que sa vieillesse cesse d'être languissante pour redevenir colorée.

— Bravo!... Bravo!... Appuyé!... disait la brosse à reluire, c'est le moment d'avoir du brillant!

Il y avait cependant des mécontents. C'étaient le moutardier et un vilain petit cornet de poivre. Le moutardier (bien pansu, ce qui lui laissait croire qu'il était toujours bien pensant), disait :

— Quand les humains, nos frères supérieurs (supérieurs, hem! ce sont eux qui l'affirment!) en ont assez, ils s'écrient: «Je sens la moutarde me monter au nez!» Je dois dire qu'en cet instant, je leur ressemble extraordinairement!

— Quant à moi, disait le poivre, j'ai envie d'exécuter des cabrioles à travers la cuisine entière pour faire éternuer nos frères et sœurs, amis du changement et ennemis des vieilles habitudes.

— Taisez-vous donc, intervenait la pendule dont le tic-tac disait: Lais-sez-ces-cœurs-secs-ces-es-sprits-or-gueilleux!!!

— Vous êtes d'accord avec ma proposition, continuait Mlle de la Saucrière, à savoir: Mettre à profit les jours qui s'étendent d'ici à Nouvel-An, pour que les cloches de Sylvestre saluent une ère nouvelle faite de sécurité et de confiance pour la grand'maman Fanchette!

— D'accord!!! D'accord!!! firent une quantité de voix.

Et le robinet d'ouvrir à nouveau son œil pour en laisser sortir non des larmes, mais un jet formidable, montrant par là qu'il n'était pas avare et que l'on pourrait compter sur sa générosité.

Le balai, par reconnaissance d'avoir été secouru quand l'incendie le menaçait, se sentait feu et flamme pour les projets de la petite saucière.

Les clefs de la cave et du bûcher avaient cessé d'être moqueuses; elles aussi prenaient au sérieux la réalisation de l'idéal entrevu. Elles se trémoussaient de joie et déjà couraient à leur trou de serrure, prêtes à ouvrir les portes afin que Dame Fortune qu'on allait chercher pût apporter ses nombreuses provisions de combustible et de victuailles.

Seuls le moutardier et le cornet de poivre parlaient bas à une drôle de bouteille. Ils lui disaient :

— Toi, tu restes avec nous, il est superflu de te le demander.

La bouteille inclinait son goulot en signe d'approbation.

Vous aurez deviné le nom du personnage contenu dans ce flacon : c'était Monsieur Vinaigre.

Comment les braves amis de la grand'mère allaient-ils s'y prendre pour arriver à leurs fins ? C'est ce que nous allons voir.

Le vent qui, somme toute, avait été la cause de cette assemblée délibérante, lui que les braises avaient éconduit comme vous le savez, s'était blotti dans la cheminée et avait tout entendu. Ayant approuvé les projets de Mlle de la Saucière, il s'était dit : Je vais faire œuvre de réparation ; j'ai failli incendier la maison de la bonne vieille Fanchette, aussi faut-il que désormais, à mon approche, elle me dise : Quel bon vent vous amène ? Alors il alla souffler dans la maison d'un avare qui dormait, rêvant, ô prodige, que toutes les pièces d'or du monde entier roulaient jusqu'à lui. Je vous laisse imaginer le sourire de joie ineffable errant sur ses lèvres pincées. Mais le vent eut tôt fait de changer le genre de ce rêve égoïste. Il fit entendre une voix terriblement lugubre, gémissante, obsédante, dont l'insistance changea le rêve en un odieux cauchemar. Une sensation d'oppression, d'étouffement angoissa l'avare. Il y avait de quoi, ne rêvait-il pas qu'il avait toujours faim et qu'il mangeait, savez-vous quoi ? Une salade, faite avec ses propres billets de banque ! Il se sentait en appétit et cela bien malgré lui. Une main qui n'était pas à lui, remuait la salade, et une autre main ne cessait de porter à la bouche de l'avare une fourchette au bout de laquelle des billets de banque recroquevillés semblaient frémir. La mastication se faisait sans inter-

ruption. Comme dans une fable «l'avare suait, soufflait, était rendu». Il criait en se retournant dans son lit:

— Otez le saladier!... ôtez le saladier!... Cette salade me coûte les yeux de la tête! Plus que cela, je me mange moi-même. Je m'absorbe!!

Mais la sarabande du vent n'en continuait pas moins dans la cheminée et dans tous les interstices de la maison. C'était un hurlement de tempête. Bientôt le vent, continuant à tourbillonner, s'écria:

— Cette fois je l'ai fait réfléchir notre avare.

Ce dernier venait de se réveiller. Il essayait son front baigné de sueur. Alors le vent fit entendre une autre voix faite de plainte et de supplication. Assis dans son lit, l'avare écoutait et tout à coup il comprit combien il avait été égoïste et méchant. Il s'écria:

— Dire que pendant une telle tempête, il est des gens qui ont faim et froid! Demain, à la première heure, je ferai une part pour les pauvres, et tout particulièrement pour les vieux.

Pendant ce temps, la petite saucière continuait de jouer le rôle d'animateur. Elle disait au robinet:

— Le vent vient de m'apporter une bonne nouvelle: il a métamorphosé un avare, que l'on disait incurable, en un homme généreux. Et toi, robinet, que feras-tu de ton eau?

— Vous allez voir, Mlle de la Saucière, que je sais aussi me démener! L'eau fera son œuvre.

— Comment cela?

— C'est bien simple; le balai, qui était encore tout mouillé, a manifesté le désir d'aller se sécher à l'air. Sachant cela, je l'ai chargé d'une commission pour nous. Il ira parler à l'une de mes proches parentes: l'eau qui fait tourner la roue du moulin. Il lui demandera si, par esprit de bonne fraternité, elle est d'accord de se joindre à nous.

En effet, pendant cette conversation, le balai, faisant sur son unique jambe des bonds formidables, arrivait au bord du ruisseau qui projetait un superbe panache sur la

roue du moulin. Le balai secoua ses brindilles; des gouttes s'en détachèrent pour s'empressez de conter à l'eau du ruisseau l'histoire que vous connaissez. Après avoir écouté, le ruisseau murmura :

— Notre meunier n'est pas un avare. Il viendrait très certainement en aide à la bonne grand'mère dont vous parlez, mais voilà! il ne songe qu'à ses affaires. Tant que son moulin tourne, il croit que tous les autres moulins du monde tournent aussi. Il ne lui viendrait jamais à l'idée qu'il y a des fatigués, des chargés, des meurtris sollicitant notre compassion. Puisque c'est la nuit de Noël, peut-être trouverons-nous le moyen de le faire penser à son prochain.

Un petit coup de bise rida la face du ruisseau. Mme la Bise, elle aussi, tenait à dire son mot. Son frère jumeau, le vent, venait de lui raconter combien il était fatigué d'avoir secoué l'avare que vous connaissez et il la pria d'offrir sa collaboration à l'œuvre suggérée par Mlle de la Saucière.

La bise est d'aspect glacial, mais elle a le cœur vif, aussi fut-elle spontanément d'accord. Elle s'écria :

— Laissez-moi m'occuper de ce meunier, brave homme, grand travailleur, tant que vous voulez, mais cependant terriblement égoïste. A notre époque, la chose n'est décidément plus permise, ajouta-t-elle.

Puis, immédiatement, elle passa à l'action. Que fit-elle? Tout simplement geler l'eau qui tombait sur le moulin en cette froide nuit de Noël. Le lendemain matin, le meunier, voyant le spectacle lamentable de la grande roue gelée, n'entendant plus le gai tic-tac de son moulin, s'écria :

— Et dire qu'il est des gens qui, eux aussi, sont tout à coup arrêtés, que leurs pauvres membres sont endoloris et perclus; qu'ils ne peuvent se mouvoir, semblables à mon pauvre moulin! J'étais un privilégié et je ne savais le voir! Dès aujourd'hui, je penserai plus souvent à autrui et surtout aux braves vieux dont la roue du moulin ne moud plus aucun grain.

Alors, en ce matin de Noël, par un froid piquant, mais par un beau soleil qui déjà réparait les méfaits — ne devrions-nous pas plutôt dire les bienfaits — de la bise, le meunier mit de côté plusieurs sacs de belle farine blanche pour ceux qui en sont trop souvent privés.

Pendant ce temps le balai avait repris triomphalement le chemin le ramenant chez la grand'mère Fanchette. Dès son arrivée, il dit au robinet :

— J'ai fait ta commission ! Puis il ajouta : nous serons bien servis. Bientôt, ici, il n'y aura plus du gros pain noir, mais un pain sentant la fleur de farine blanche !

Entendant cela, le vieux panier à pain tourna d'aise sur lui-même, pour montrer à Mlle de la Saucière, sise près de lui, combien il était content.

Durant cette conversation, les braises, ranimées par la joie en apprenant les progrès déjà réalisés, faisaient tout doucement chanter la bouilloire afin que la brave Fanchette ait de la bonne eau chaude pour son café du matin de Noël.

Puis, ce fut de nouveau le plus grand silence dans la cuisine. Le torchon venait de se blottir dans son coin, il avait eu le temps d'essuyer les traces laissées par le balai revenu de sa balade nocturne. Tout était rentré dans l'ordre, lorsque la grand'mère solitaire arriva comme de coutume à la cuisine ; elle n'aurait pu supposer que les éléments et les choses avaient tenu si grande assemblée !

Le robinet seul failli les trahir, car en ce matin de Noël il laissa tout à coup tomber quelques gouttes, c'était des larmes d'attendrissement !...

L'après-midi, la grand'mère se rendit au temple. Ce chemin, elle le prenait régulièrement, ayant depuis longtemps expérimenté, qu'elle revenait toujours du sanctuaire l'espoir au cœur et l'esprit fortifié. En rentrant chez elle, quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'elle trouva dans sa boîte aux lettres, un pli très épais ne portant aucun timbre. Quelqu'un était donc venu tout exprès l'y déposer. C'était

l'ancien avare, devenu un frère compatissant, qui voulait montrer ses bonnes résolutions en envoyant à la pauvre vieille, non quelques sous, mais des billets de banque! Comme vous le pensez bien, elle n'en fit aucune salade!

Le lendemain, un meunier, celui que la bise avait touché au vif, vint lui demander l'autorisation de déposer chez elle pour quelque temps un sac de farine.

L'homme parti, la brave vieille vit qu'une lettre cousue sur le colis portait son adresse. Elle l'ouvrit pour y lire ce qui suit: «Le meunier se souvient que le blé d'aujourd'hui, fut lancé dans le sillon par ceux d'hier. Honneur et merci à la vieillesse!»

Quand les cloches de l'an sonnèrent, le couvert était dressé dans la petite chaumière de la grand'mère Fanchette. Mlle de la Saucière était à la place d'honneur, faisant couler un jus à l'arôme exquis dans l'assiette de l'aïeule. Tous les ustensiles de cuisine en tressaillaient d'allégresse tant et si bien que la grand'maman crut tout d'abord à un tremblement de terre. Mais bientôt elle comprit qu'elle voyait trouble parce que les larmes de reconnaissance envers Dieu emplissaient ses yeux.

Le bien, heureusement, est contagieux; ce qui était arrivé au logis de la brave Fanchette, se généralisa dans les demeures de tous les vieillards ayant de l'inquiétude au sujet du lendemain.

Le balai, en effet, avait repris ses randonnées à travers le pays. Il allait conter dans toutes les cuisines l'histoire que vous savez.

Les moulins à café, qui tournent presque aussi vite que les langues suggérèrent aux grains, qu'une fois métamorphosés en délicieux liquide, ils fassent naître en l'esprit de ceux qui les dégusteraient, une pensée de bienveillance à l'égard des vieux.

Et tout cela fut, parce que Dieu y mit sa bénédiction.
